

Parallèle entre Delille et Pope.

Par E. Wagner.

Un des phénomènes les plus bizarres que l'on puisse observer parmi les hommes c'est la variété infinie qui a présidé à la création de leur intelligence et de leur caractère. Tout en constituant un vaste assemblage d'êtres de la même espèce, il n'existe pas dans tout le genre humain deux de ces êtres qui soient absolument égaux sous tous les rapports.

Là se retrouve encore ce trait tout particulier de la nature universelle: l'infinie variété dans l'éternelle immuabilité; l'inépuisable diversité des traits secondaires et des détails dans l'imposante fixité des grandes lois.

Pour en revenir à la nature humaine proprement dite, la ressemblance intellectuelle et morale, de même que la ressemblance physique, sont souvent telles entre deux personnes, qu'au premier coup d'oeil on les croirait parfaitement équivalentes en toutes choses; leur extérieur, leur tournure d'esprit, la nature de leur condition et de leurs occupations sont les mêmes; mais quand on les regarde de plus près, on trouve qu'il n'en est pas ainsi et l'on découvre une quantité de points qui offrent des différences notables.

Parmi les nombreux exemples que nous offre l'histoire littéraire d'un tel semblant d'égalité intellectuelle et morale, nous trouvons celui des deux poètes Delille et Pope; le premier, une des illustrations françaises du XVIII^e siècle (né le 22. juin 1738 à Aigues-Perse en Provence); le second une des gloires de l'Angleterre (né à Londres en 1688). Ils se ressemblent en laideur personnelle, et professent les mêmes principes poétiques. L'un et l'autre ont vécu dans l'aisance, car quoique Delille n'ait eu d'abord pour subsister que la modique pension de cent écus, il jouit plus tard et pendant de longues années d'un revenu de 30,000 livres de France.

Ce ne fut que vers la fin de sa vie, après 1789, lorsque la révolution lui eut fait perdre toutes ses pensions, qu'il eut véritablement à supporter la pauvreté après avoir connu presque l'opulence.

Jusqu' à l'âge de 27 ans, Pope n'a vécu également que de la petite pension que lui faisait son père; mais alors, sentant sa réputation de poète déjà assez solidement établie parmi les beaux esprits de son temps, il prend la résolution de se lancer

dans une grande entreprise poétique qui puisse commencer véritablement sa fortune; il traduit l'Iliade et plus tard l'Odyssée (cette dernière oeuvre en collaboration avec ses amis Fenton et Broome). Ces deux ouvrages eurent un tel succès, qu'ils valurent à leur auteur une belle fortune en peu d'années.

Pope et Delille ont donc eu entre eux et avec la plupart des hommes supérieurs de tous les pays et de toutes les époques ce trait de commun, qu'ils n'ont dû qu'à eux-mêmes leur renom, leur fortune et leur illustration; qu'ils ont été les fils de leurs oeuvres, et ont pu dire avec Pierre Corneille: „Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée!“ Le poète français fit toutes ses études classiques dans les écoles publiques, tandis que le poète anglais fut élevé dans la maison paternelle, presque jusqu'à la fin de ses études, étant ainsi privé de ce puissant mobile des jeunes esprits: l'émulation. Malgré cette différence dans leur éducation, ils paraissent pourtant avoir eu la même tournure d'esprit, puisque tous deux se sont illustrés dans le même genre de poésie, mais ils diffèrent par le caractère.

Delille a joui parmi ses contemporains de la réputation d'un homme aimable, dont le commerce facile, doux et bienveillant attirait tous les coeurs: le caractère de Pope n'a rien de semblable. On prétend que des liaisons de jeunesse qu'il avait avec un certain Cromwell ont influé grandement sur son humeur et altéré le fond primitif de son caractère. De là date cette façon de penser et de s'exprimer qui le rendait si original, mais qui l'amena peu à peu à une habitude de sarcasme qui s'exerçait surtout aux dépens du beau sexe d'une manière quelquefois peu convenable. Ajoutons à cette habitude l'humeur maligne qu'ont naturellement les êtres disgraciés de la nature, et l'on comprendra que Pope petit, contrefait et presque bossu, déchargeât parfois le trop plein de sa bile sur ceux qui l'entouraient. Exposé plus qu'un autre aux attaques du ridicule, son humeur chagrine le portait instinctivement à renvoyer aux autres les traits qu'on lui lançait, mais seulement après les avoir aiguisés de son sarcasme mordant. Du reste, quand bien même ces causes n'eussent pas existé, la roideur naturelle au caractère anglais aurait suffi pour établir une différence sensible entre Pope et Delille, dont la sociabilité aimable et l'esprit souple et conciliant étaient, même en France, l'objet des louanges de chacun. —

Mais ce qui doit nous occuper surtout à notre époque, ce qui doit le plus exciter notre intérêt, quand nous nous occupons de ces deux noms, c'est ce qui les a rendus l'un et l'autre célèbres: c. à - d. leurs oeuvres. C'est donc principalement en considérant leurs oeuvres que nous allons essayer **d'établir un parallèle entre Delille et le poète anglais Pope.**

Les ouvrages de l'un et de l'autre appartiennent aux genres didactique et descriptif, genres qui ont singulièrement baissé dans l'estime de notre âge et qui même, selon M. M. Gottschall et Demogeot, ne sont que des genres batards, propres aux époques de décadence littéraire.

La plupart des critiques modernes sont de cet avis, et ne reconnaissent pas les productions didactiques et descriptives pour de la poésie proprement dite. De ces critiques Mons. Müller (de Posen) fait exception, en disant „que le cachet particulier de la poésie didactique consiste dans la clarté et la réflexion ainsi que dans la vérité et la justesse de l'expression.“ — Mais ne pourrait-on pas en dire autant de presque tous les autres genres, notamment du genre lyrique?

M. Müller lui-même avoue implicitement que la poésie purement didactique ne peut subsister par elle seule, lorsqu'il nous dit que le poète, sous peine de fatiguer son lecteur, doit y faire résonner dans de certains passages les tons lyriques et épiques. Ainsi donc, d'après cette manière de voir même on aurait tout au plus le droit de dire que ce genre de poésie peut être considéré comme un mélange, un genre mixte; et il ne s'agirait plus que de savoir dans quelles proportions et à quels moments les différents genres doivent s'y rencontrer.

Examinons maintenant les différents ouvrages que nos deux écrivains nous ont laissés et commençons par Pope, en sa qualité d'aîné.

La difformité physique et la constitution débile de Pope le firent incliner de bonne heure vers la carrière tranquille des études littéraires. Dès l'âge de 12 ans il s'essaya à imiter Wallis, Spencer et Dryden. En peu de temps, il eut lu la plupart des poètes anglais, français, italiens, latin et grecs, tout en s'exerçant dans leurs différentes manières.

Il avait seize ans lorsqu'il écrivit ses églogues, qu'il ne fit cependant imprimer que 5 ans plus tard, une partie de „Windsor Forest“ et quelques odes dont nous parlerons plus bas. Ce fut en 1709 qu'il composa sa première oeuvre didactique qui fut publiée en 1711 sous le titre de „Essay on Criticism.“ Pope nous donne dans cet essai une imitation de l'„art poétique“ de Boileau. Il prétend nous recommander les vieux maîtres, les Grecs et les Latins, en démontrant l'absurdité de la manière qui était pratiquée en France pendant la renaissance littéraire. Dans ce but il dit:

„(But) critic-learning flourish'd most in France;
The rules a nation born to serve obeys,
And Boileau still in right of Horace sways.“

Une autre grande erreur qu'il commet c'est de confondre dans un poème la forme avec le plus ou moins bon goût d'en juger. Cette faute capitale de son oeuvre n'est pas suffisamment rachetée par quelques bonnes et justes remarques qui s'y trouvent.

Passons maintenant à une autre oeuvre de Pope de plus de mérite. Nous voulons parler de son „Essay on Man“.

C'est sous ce titre qu'il nous donne une théodicée à la Milton et Leibnitz, où il examine en quatre courtes épîtres, la nature et la place de l'homme relativement à l'univers, à lui-même, à la société et au bonheur. Comme Milton et Leibnitz il traite

la grande question de connaître l'origine du mal. Il prouve que Dieu dans sa sagesse a créé le meilleur de tous les mondes possibles, et il dit:

„Of Systems possible, if 'tis confest
That Wisdom infinite must form the best“ etc.

il ajoute que dans ce monde tout doit être cohérence et subordination; et que c'est là, dans le domaine de la morale aussi bien que dans la nature, une conséquence des lois universelles. C'est à ces idées que se rapportent les passages suivants:

„The universal Cause
Acts not by partial but by gen'ral laws. 4, 33. 34.
Think we, like some weak Prince, th'eternal Course
Prone for his fav'rites to reverse his laws? 4, 119. 120.
aussi 146, 112, 113, 161 et 162.

Il démontre que ce que nous prenons pour de l'imperfection n'est que la cause de nouvelles beautés et que les dissonances ramènent des consommances (162, 252 — 254, 300).

Tout ce qui est, est juste (whatever is, is right, 286). Puis il prouve que ce n'est que la vérité seule qui constitue notre félicité et que la perfection de la vertu et de la félicité consiste dans l'harmonie avec la Providence; et enfin que notre sagesse est contenue dans la devise des Grecs: connais-toi, toi-même! Lessing dans son traité „Ueber Pope als Metaphysiker“ a prouvé que Pope a emprunté ses idées en grande partie à Shaftesbury, et plus encore au livre „sur l'origine du mal“, publié en 1702 par l'archevêque King; et que Pope n'a fait qu'y intercaler ça et là quelques métaphores. Quant à la question de savoir quel est le véritable mérite poétique de l'oeuvre, nous ne pouvons mieux la trancher qu'en citant les propres paroles de Pope lorsqu'il nous dit:

„If I could flatter myself that this Essay has any merit etc.
. . . . This I might have done in prose; but etc.
. . . . that much of the force as well as the grace of arguments or instructions depend on their conciseness.“

Quant à ce dernier point il faut avouer qu'il a parfaitement réussi, et, en même temps, il est admirable aussi bien sous le rapport du beau langage que sous celui des ornements poétiques et de la versification. L'essai de Delille sur l'homme n'est qu'une traduction de l'„Essai on Man“ de Pope. Cette oeuvre est une des premières de notre poète, mais elle n'a été publiée que huit ans après sa mort, et le motif de cette publication tardive ne paraît avoir été autre que la volonté de Delille lui-même qui jugeait probablement cette oeuvre peu propre à augmenter sa renommée.

Pope accusé par ses adversaires d'être irréligieux et fataliste croyait pouvoir se justifier en affirmant que les inspirations premières de son essai lui avaient été four-

nies par Bolingbroke et qu'il avait écrit comme un athée sans l'être; et comme pour corroborer cette assertion il composa „The universal Prayer“, espèce de paraphrase poétique de l'oraison dominicale. Si nous mettons en parallèle l'attitude noble et courageuse de Delille en face du directoire et plus tard du gouvernement de Bonaparte, nous sommes très-portés à croire que Delille n'aurait jamais été capable d'une pareille bassesse.

Lorsque le terrorisme révolutionnaire déclara à la face de l'univers, que le peuple français reconnaissait l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, et que l'observance de cérémonies aussi ridicules que sacrilèges fut imposée à tous les citoyens, Delille, placé entre sa conscience et l'échafaud, n'hésita pas un instant dans le choix, qu'il avait à faire. On exige de lui des chants pour cette religion nouvelle; il chantera en effet, mais il chante cette immortalité si terrible pour le crime oppresseur, si consolante pour l'innocence opprimée, dans un dithyrambe bien fait pour épouvanter l'un, et pour ranimer la constance de l'autre. Nous y reviendrons plus bas. De même, lorsque tant fut mis en oeuvre par Bonaparte pour obtenir au moins quelques accords d'une lyre invariablement dévouée aux Bourbons, Delille fut inébranlable; richesses, dignités, décorations tout fut offerts, tout fut noblement refusé et il eut le droit de dire

Rien ne put arracher un mot à ma candeur
Une ligne à ma plume, un détour à mon coeur.

Imagin. ch. IV.

Les faits suffiront pour constater l'infériorité du caractère de Pope comparé à celui de Delille. Mais retournons à présent aux oeuvres de Pope. Nous avons à parler de son plus bel ouvrage: „The Rape of the Lock,“ ingénieuse et élégante plaisanterie imitée du „Lutrin de Boileau, qui de son côté, avait imité Tassoni, auteur de „La secchia rapita“. Mais le poème de Pope est plus élégant et plus gracieux que ses modèles. Il est basé sur un fait réel: le rapt d'une des magnifiques boucles de cheveux de Miss Fermor par Lord Petre. Ce petit sujet est traité de la manière la plus burlesque. Tous les bons et tous les mauvais génies du royaume des sylphes, les fats, les coquettes et les soubrettes de ce temps-là sont mis en scène; la joie, le plaisir, la crainte, la terreur, toutes les passions, grandes et petites de l'âme humaine sont mises en jeu et la colère de la belle offensée et son irritation contre le ravisseur ne cessent qu'au moment où la boucle dérobée, changée en étoile, rayonne au firmament dans toute sa splendeur. Le charme de ce gracieux petit poème est principalement dû au contraste bouffon, qui existe entre la futilité du sujet et le langage sublime dans lequel il a traité, ainsi qu'à l'étalage pompeux et comique de tout cet appareil mythologique que le poète a emprunté avec à-propos à la vraie épopée.

Et cette ingénieuse parodie du sublime a d'autant plus de charmes qu'il dépeint sous des couleurs aussi vives que fines ses dieux aériens et ses jolis personnages pédan-

tesque. Il s'y trouve cependant quelques passages qu'un critique sévère n'approuverait guère p. e.

Not louder shrieks to pitying heav'n are cast,
When husbands, or when lap-dogs, breathe their last!

La situation que représente l'idée d'un mari mourant a trop de sérieux et de pénible pour être placée en regard de la mort d'un chien. De même, une expression telle que celle-ci: „or e'er to costive lap-dogs gave disease“ est incompatible avec le goût épurée de notre époque et ne serait surtout pas tolérée en Angleterre; car les Anglais en général, et quoiqu' on en dise, surpassent maintenant les Allemands & les Français en délicatesse d'oreille pour ne pas dire en prudence. Ceci ne veut pas dire que la société anglaise soit plus morale que celle des peuples du continent, mais c'est néanmoins un trait honorable du caractère anglais. En fait de littérature, la nôtre est à présent peut-être aussi pure que toute autre; et si l'on n'observe pas toujours à certains égards assez de rigueur, il est à espérer que le même changement qui s'est opéré en Angleterre depuis le temps d'Addison & de Pope se manifesterait aussi chez nous, car ce n'est en effet, que postérieurement à ces deux poètes que l'on vit disparaître en Angleterre les plaisanteries grossières qui ont caractérisé également notre littérature du XVII^e siècle. Cependant Pope n'a que très rarement péché contre les règles de l'esthétique; mais il est tombé dans un égarement propre à son temps, c'est de se laisser entraîner à des querelles littéraires. C'est à cette manie que son oeuvre satirique intitulée „Dunciad“ doit son origine. La vanité de Pope avait été blessée par un certain Théobald qui, dans un pamphlet, avait dénigré une édition de Shakespeare publiée par Pope d'après des textes incorrects, et qui en effet ne valait rien. Irrités des attaques dont son travail était l'objet, et cela peut-être d'autant plus que les critiques étaient justes, il se détermina à se venger en composant ce poème dans lequel il a pris Dryden pour modèle, mais sans l'atteindre. Son plan est mal conçu et le tout assez embrouillé, de sorte qu'au lieu de nuire à ses adversaires il s'est fait plus de tort à lui-même.

Au contraire, bien loin d'atteindre son but il en a atteint un tout opposé en tirant bien malgré eux et sans le vouloir ses propres adversaires de l'obscurité où ils seraient restés sans les traits qu'il a lancés contre eux; de plus Pope a eu le tort de descendre jusqu' à des personnalités injurieuses. En somme, le tout ressemble plutôt à une pasquinade qu'à une satire. Les passages suivants en fournissent la preuve: I, 48, 61, 130, II, 101 et suiv. 161, 251 et suiv. 331 et suiv. IV. 45, 512 etc. Il n'y a pas suivi le principe qu'il donne lui-même dans son „Essay on Criticism (525): „To err, is human, to forgive, divine.“

On doit pourtant avouer que Pope dans cet ouvrage s'est maintenu à la hauteur de sa renommée de poète: il est concis, spirituel, très piquant, et élégant versificateur. Il est à regretter qu'il n'ait pas employé son talent pour une meilleure cause. Delille,

doué d'un caractère aimable et bon, ne s'est presque jamais essayé dans la satire; sa tournure d'esprit ne l'y portait pas. Peut-être pourrait-on compter comme telle quelques passages du poème de „la conversation“ p. e. Le parleur à prétention. Il ne s'est jamais exercé non plus dans le genre bucolique que l'on croirait justement fait pour lui; tandis que Pope a fait d'élégantes églogues, auxquels il ne manque rien que la simplicité des champs, et la vraie émotion de la nature. Il aurait dû observer la règle qu'il donne lui-même dans son excellente préface où il dit entre autres: „The fable, manners, thoughts and expressions, are full of the greatest simplicity in nature. The complete character of this poem consists in simplicity, brevity and delicacy, the two first of which render an eclogue natural and the last delightful.“

L'arène où Pope & Delille se rencontrent, outre celle de la poésie descriptive, c'est celle de la poésie lyrique. Là le poète français l'emporte sur l'anglais. Au temps de Pope l'attention des poètes était trop dirigée vers les affaires politiques, vers la splendeur des cours, et les faveurs des grands. Aussi l'ambition et l'attrait des richesses entraînent-ils les poètes d'alors dans une sphère peu favorable à la poésie lyrique. Ajoutons que Pope était l'homme calculant froidement, ambitieux, admirateur de l'élégance sociale et nous ne devrions pas nous étonner qu'il n'ait composé que peu de morceaux lyriques. L'Épître d'Héloïse, et l'Ode sur une dame infortunée sont ceux, où il a mis le plus de passion et de sentiment. Son „Elegy to the Memory of an unfortunate Lady“ commence par plusieurs questions, ce qui rentre bien dans la concision caractéristique de l'ode; mais il en fait ingénieusement la base sur laquelle il verse l'effusion de ses réflexions plaintives et sentimentales. Le poète trouve d'abord dans une suite de comparaisons avec d'autres malheureux une raison de ce que notre infortunée est trop bonne pour ce monde, et après être montré sévère contre l'auteur de l'accident (elle avait commis suicide) il dépeint la dame infortunée et toute la situation avec des couleurs vraiment élégiaques. Et après quelques questions pleines de douleur auxquelles il répond par des remarques consolantes il finit cette belle élégie par la réflexion que lui-même et tout le monde doivent passer le même chemin que cette infortunée. C'est une expression de résignation chrétienne, et non pas de désespoir. Voilà un écueil contre lequel se brisent beaucoup de poètes élégiaques. Pope a bien su l'éviter. Dans une autre jolie petite ode, adressée à la solitude il chante sur un rythme antique le bonheur d'un homme qui se contente du peu que lui fournit sa cabane et ses champs. Il a aussi composé une „Ode on St. Cecilia's Day“ sur le modèle de celle de Dryden et à laquelle elle ressemble beaucoup. Il faut dire, qu'en bien des cas Pope a pris Dryden pour modèle, principalement en fait de versification. Le langage que Pope emploie dans cette ode est hardi et bien adapté au genre. Cette hardiesse se montre par exemple dans ce passage: „And sweep the sounding lyre!“ Ces mots ne nous rappellent-ils pas la belle et forte expression anglaise: The winds sweep the seas? Nous trouvons la même force dans les mots suivants:

Let the loud trumpet sound
Till the roofs all around
The shrill echoes rebound.

De plus, nous y remarquons en même temps un choix admirable d'expressions imitative; il est impossible de faire un choix plus propre à rendre l'action et l'effet du son éclatant de la trompette. Immédiatement après le poète dit:

„Hark! the numbers soft and clear
Gently steal upon the ear.“

Ici le verbe „steal“ se marie heureusement au mot „soft“ et nous devons admirer la variété qu'il met dans son poème: il allie le fort au doux, et donne, à force de varier les expressions, une idée très-exacte de l'harmonie même, et voilà ce qui est justement une condition essentielle de la poésie lyrique.

Lé fort de Pope consiste dans l'emploi judicieux de l'antithèse, comme on a pu le voir par les vers ci-dessus; et on pourrait en dire autant de la gradation (climax); car n'entend-on pas, pour ainsi dire, le crescendo & le decressendo de la musique dans ces vers:

„Now louder, and yet louder rise,
And fill with spreading sound the skies;
Exalting in triumph now swell the bold notes,
In broken air trembling the wild music floats:
Till by degrees, remote and small,
The strains decay,
And melt away,
In a dying, dying fall“?

Ce que Pope aurait bien pu omettre dans cette ode destinée à la musique chrétienne c'est l'introduction d'une foule de dieux païens. Il se trouve encore de très-beaux passages lyriques dans ses productions descriptives, notamment dans sa forêt de Windsor où il s'adresse à la Tamise disant:

„Thou, too, great father of the British floods!
With joyful pride survey'st our lofty woods;
Where towering oaks etc.“

et encore:

„Ye sacred Nine! that all my soul posses,
Whose raptures fire me, and whose visions bless,
Bear me, o bear me to sequester'd scenes,
The bowery mazes, and surrounding greens etc.“

et surtout quand il s'agit de la maison des Stuarts ou de quelque personne dévouée aux intérêts de cette maison, le poète donne essor à son enthousiasme dans

des accords lyriques. Mais malgré tout cela il n'a pas fait une seule chanson. Quant à Delille, il n'en a pour ainsi dire pas fait non plus. Très-jeune encore il se prépara à la carrière de l'enseignement: il fut admis; mais aucune place n'étant vacante à Paris, on l'envoya remplir à Beauvais les fonctions de maître élémentaire.

Son mérite le fit bientôt appeler à Amiens. C'est là qu'il composa son discours sur l'Education, dans lequel se révèle la justesse de son esprit ingénieux et fin; et la plupart de ses remarques ont encore de la valeur à notre époque, même en Allemagne. Ensuite il obtint la chaire de troisième au collège de la Marche à Paris. Jusque là il n'avait produit que quelques pièces de vers, oubliées avec les actualités qui les avaient inspirées, et une poésie sur la machine de Marly (machine hydraulique), poésie qu'on admirait beaucoup. C'est ainsi que préludait Delille à sa traduction des Géorgiques, dont le succès fut aussi immense que celui de la traduction d'Homère de Pope. Le grand Frédéric, dont l'autorité littéraire était puissante, déclara cette traduction l'ouvrage le plus original du siècle. Voltaire pria l'académie française, à l'insu de Delille, de donner le premier fauteuil vacant à l'interprète de Virgile. Sa chaire de professeur de poésie latine le tint toujours en contact avec la poésie descriptive de Virgile, genre de poésie qu'il continua de cultiver lorsque la révolution l'eut réduit à travailler pour vivre; c'est alors qu'il composa le poème „des Jardins“ qui parut treize ans après le triomphe des Géorgiques. A une époque où les grandes réformes sociales étaient à l'ordre du jour, le poème des Jardins n'était qu'une réforme de plus; le monde était alors préoccupé d'arrangements nouveaux, l'art de disposer les Bosquets, les parterres et les allées, ainsi que les innovations que le poète proposait étaient autant d'attaques contre la monotonie des arbers taillés symétriquement, des quinconces et des avenues droites dont le Versailles de Louis XIV. avait amené la mode en France. Du reste, si Delille a tenté en théorie une réforme dans cette direction, Pope, longtemps auparavant, l'avait déjà mise en pratique dans son pays; car nous savons que Pope s'était fait arranger, selon son goût, un jardin qui était regardé comme le plus beau de l'Angleterre; et cet exemple contribue beaucoup à faire tomber en désuétude la manière monotone des Hollandais en fait d'horticulture, manière encore très en vogue à l'époque de Pope. C'est ainsi que nous voyons nos deux poètes se rencontrer encore dans leur prédilection pour l'arrangement des Jardins; avec cette différence que le goût de l'Anglais avait su inventer le beau, tandis que celui du Français s'était inspiré à l'aspect des beaux jardins qu'il avait vus ou dont il avait lu. C'est seulement cette admiration qui lui suggéra l'idée d'écrire le poème des Jardins en empruntant quelques préceptes et même quelques descriptions de livres écrits en prose sur ce sujet, comme il le confesse lui-même dans sa préface. Quoique ce poème brille ça et là de beautés de premier ordre, (comme p. e. la description de la ferme, ch. IV.) l'ensemble, il faut l'avouer, en est défectueux; plusieurs parties sont faibles, un peu vulgaires de style, et nous maintenons ce que nous avons dit plus haut du genre didactique. Voici ce que l'auteur lui-même en dit: „Ce poème d'ailleurs a un très-grand inconvénient, celui d'être un poème didactique. Le genre est nécessairement un peu froid etc.“

Le jugement que nous venons de prononcer sera également applicable à presque toutes ses autres oeuvres. Essayons d'en examiner quelques unes. Dans son poème de „l'Imagination“, où il étale tout son savoir, il nous parle de métaphysique, de finances, d'esthétique, de géographie, de morale etc.; en un mot, c'est une espèce d'encyclopédie: nous y trouvons aussi un nombre de portraits de grands auteurs tels que Shakespeare, La Fontaine, Milton, Racine, la critique de leurs oeuvres, et enfin jusqu' à des narrations, dont celle des catacombes de Rome (un des meilleurs morceaux du poème) nous servira à analyser la manière du poète. Faisant d'abord allusion aux luttes de l'église naissante, il donne, en commençant, à sa narration un coloris épique, mais qui devient bientôt descriptif et en suite dramatique; il continue de varier ainsi, en procédant toujours objectivement jusqu' à ce qu'il interrompe tout-à-coup le récit par une invocation personnelle à l'auteur d'Ugolin (Gerstenberg) et au Dante. Au milieu de tout cela on rencontre des passages dont le style est précieux, affecté, maniéré et hyperbolique; comme par exemple ces trois vers et surtout le dernier:

„Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.“

Il veut se ménager ainsi une transition à des passages lyriques tels qu'on en trouve à la fin, et arrive de cette manière à un genre mixte qu'on appelle descriptif-didactique, et dans laquelle Delille est aussi parfait que possible. L'expression d'une „âme qui jouit de son épouvante“ pourrait passer pour vraie, naturelle et basée sur une soigneuse observation psychologique, si elle n'était mêlée maladroitement à une idée presque matérielle „jouir de ces lieux.“ — Cependant on ne peut refuser à Delille, de même qu'à Pope, de la justesse et de la solidité dans le jugement. S'il n'a pas suffisamment fait usage de ces bonnes qualités dans quelques-uns de ces poèmes, comme p. e. „L'Homme des Champs“, et „la Pitié“, c'est peut-être que l'auteur était trop enivré par les succès déjà obtenus, et par l'absence de poètes rivaux dans ce genre. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il trouva dans son adversaire politique Chénier un digne émule. Le premier des deux poèmes cités plus haut a des épisodes qui n'inspirent pas un vif intérêt, et les détails descriptifs sont froids et monotones. Vers 1803 parut le second „la Pitié“, oeuvre inspirée par les souvenirs des désastres dont Delille avait été témoin et victime.

Malgré de nobles sentiments, des tableaux frappants de vérité, des épisodes faits pour émouvoir les coeurs généreux, l'ensemble du poème est froid, il attriste plus qu'il n'émeut; la poésie manque de ce souffle divin qui maîtrise les lecteurs et leur inspire les sentiments du poète. — „Les Trois Règnes de la Nature“ parurent en 1808. Ce poème avait occupé Delille pendant plusieurs années; dans la longue série de la description des phénomènes physiques, les épisodes ne réveillent l'intérêt qu'imparfaitement. Delille a voulu peindre le monde entier; c'est trop pour le poète, et beaucoup

trop pour le public. La monotonie descriptive fait perdre le fruit d'un talent réel, qui a fait à la fois un tour de force et un abus du genre. Il a emprunté beaucoup à d'autres poètes, et il pousse même l'honnêteté jusqu'à indiquer les vers ou les passages empruntés. Il en parle dans la préface de „L'Homme des Champs“ où il dit pour s'excuser: „en imitant, j'ai tâché de m'approprier les idées par les images et l'expression“. Nous en trouvons un exemple dans le joli tableau qu'il fait du café, et qui nous rappelle la scène du service de table, que Pope a dépeinte:

For lo! the board with cups and spoons is crown'd,
The berries crackle, and the mill turns round; etc.
Canto III The Rape of tho Lock.

Il paraît cependant avoir oublié ici d'en faire mention dans les notes dont il accompagne chaque chant. On dit aussi qu'une de ses plus belles production „Le dithyrambe sur l'immortalité de l'âme“ n'est qu'une heureuse imitation d'un poème latin publié en 1754 sous le titre: „de animi immortalitate“, par l'anglais Isaak Hawkins Brown. Par un contrast assez étonnant, la poésie lyrique fit entendre les accens enthousiastes du dithyrambe, dans un moment, où la langue française semblait devoir être asservie au compas de la poésie, descriptive, école dont Delille était le chef. Si nous nous rappelons la triste situation dans laquelle la révolution le jeta, nous comprendrons qu'il avait assez de sujets d'excitation et d'indignation. C'est là où nous aurons aussi à chercher la cause qui fait que le dithyrambe de Delille a plutôt le ton mesuré de lode et même de l'élegie que celui du dithyrambe ordinaire. On y voit l'esprit et les images des odes sacrées, et point le style exalté des invocation aux dieux paënes que l'on rencontre dans les „Odes to Music on S^t Cecilia's Day“ par Pope et Dryden. Delille y présente sans cesse des idées grandes et inattendues, des méthaphores brillantes et élevées, en même temp qu'il fait la satire de ses oppresseurs. Son ode à la bienfaisance aussi bien que ses autres morceaux lyriques ne sont remarquable que par la facilité, l'abondance, la pureté; mais on n'y trouve nulle idée neuve, nulle couleur originale.

En 1812 un an avant sa mort il publia „La conversation, poème en vers libres. Aucun genre ne paraissait plus convenable à son esprit piquant et fin, et au goût français. Mais la vie manque à ses fictions. Ses portraits nombreux et variés nous laissent sans émotion. Comme Pope il n'eut guère d'originalité et de verve qu'en imitant, et en s'assimilant les idées des autres.

Ce qui caractérise encore le côté de ressemblance que nous avons signalé entre nos deux poètes, c'est que Delille aussi bien que Pope ont subi tous deux le joug d'une femme, et d'une alliance incompatible: Pope avait formé une liaison avec Miss Martha Blount qui a beaucoup contribué à aigrir son caractère et à empoisonner le reste de ses jours par suite de l'ascendant qu'elle avait pris sur lui. Delille avait épousé une femme bonne et courageuse, mais à d'idées étroites et bourgeoises et de plus sans éducation. Elle respectait religieusement l'homme qui l'avait élevée à lui, mais dans l'in-

térêt du ménage, elle exigeait que le poète composât le plus de vers possible; car chacun de ses vers se vendait alors cinq francs. Elle poussait l'amour du gain si loin qu'en son absence, elle le tenait sous clef.

Résumons. Quant à la condition, extérieure Pope a été beaucoup plus favorisé par la fortune que Delille, mais celui-ci a été doué d'un caractère plus aimable et plus égal. C'est comme poètes qu'ils se ressemblent le plus: ils ne brillent pas par le génie et l'invention, mais ils se sont placés au premier rang par leur art de versification et par le talent descriptif.

Essentiellement poètes didactiques et descriptifs ils ne nous ont laissé en fait d'autres genres de poésie, que quelques odes, et quelques passages lyriques. L'un et l'autre, avertis sans doute par une voix intérieure que la gloire des grandes compositions originales leur était refusée, entreprirent la traduction en vers d'oeuvres étrangères: Delille reproduisit Virgile, Milton et Pope; ce dernier traduisit Homère, Stadius et reproduisit Chaucer. — La raison pour laquelle ils ont si peu cultivé la poésie lyrique, est probablement leur connaissance du goût de leur temps où tout le mérite consistait dans le beau extérieur, dans la forme. Du moment où ce n'est plus une inspiration, écrire devient un métier. On travaille les vers comme une broderie, avec plus ou moins d'arabesques, l'essor de l'âme est enchaîné par les règles, en un mot, l'âme devient une chose superflue pour le poète, qui n'a besoin que d'avoir de l'oreille, du goût, et surtout de la lecture. Mais la poésie lyrique exige, outre la forme, la chaleur des sentiments personnels du poète, chaleur qui entretient le feu de l'âme et non pas de longues descriptions ni de froids précepteurs tels que Delille et Pope. —



des accords lyriques. Mais malgré tout cela il n'a pas fait une seule chanson. Quant à Delille, il n'en a pour ainsi dire pas fait non plus. Très-jeune encore il se prépara à la carrière de l'enseignement: il fut admis; mais aucune place n'étant vacante à Paris, on l'envoya remplir à Beauvais les fonctions de maître élémentaire.

Son mérite le fit bientôt appeler à Amiens. C'est là qu'il composa son discours sur l'Education, dans lequel se révèle la justesse de son esprit ingénieux et fin; et la plupart de ses remarques ont encore de la valeur à notre époque, même en Allemagne. Ensuite il obtint la chaire de troisième au collège de la Marche à Paris. Jusque là il n'avait produit que quelques pièces de vers, oubliées avec les actualités qui les avaient inspirées, et une poésie sur la machine de Marly (machine hydraulique), poésie qu'on admirait beaucoup. C'est ainsi que préludait Delille à sa traduction des Géorgiques, dont le succès fut aussi immense que celui de la traduction d'Homère de Pope. Le grand Frédéric, dont l'autorité littéraire était puissante, déclara cette traduction l'ouvrage le plus original du siècle. Voltaire pria l'Académie française, à l'insu de Delille, de donner le premier fauteuil vacant à l'interprète de Virgile. Sa chaire de professeur de poésie latine le tint toujours en contact avec la poésie descriptive de Virgile, genre de poésie qu'il continua de cultiver lorsque la révolution l'eut réduit à travailler pour vivre; c'est alors qu'il composa le poème „des Jardins“ qui parut treize ans après le triomphe des Géorgiques. A une époque où les grandes réformes sociales étaient à l'ordre du jour, le poème des Jardins n'était qu'une réforme de plus; le monde était alors préoccupé d'arrangements nouveaux, l'art de disposer les Bosquets, les parterres et les allées, ainsi que les innovations que le poète proposait étaient autant d'attaques contre la monotonie des arbers taillés symétriquement, des quinconces et des avenues droites dont le Versailles de Louis XIV. avait amené la mode en France. Du reste, si Delille a tenté en théorie une réforme dans cette direction, Pope, longtemps auparavant, l'avait déjà mise en pratique dans son pays; car nous savons que Pope s'était fait arranger, selon son goût, un jardin qui était regardé comme le plus beau de l'Angleterre; et cet exemple contribua beaucoup à faire tomber en désuétude la manière monotone des Hollandais en fait d'horticulture, manière encore très en vogue à l'époque de Pope. C'est ainsi que nous voyons nos deux poètes se rencontrer encore dans leur prédilection pour l'arrangement des Jardins; avec cette différence que le goût de l'Anglais avait su inventer le beau, tandis que celui du Français s'était inspiré à l'aspect des beaux jardins qu'il avait vus ou dont il avait lu. C'est seulement cette admiration qui lui suggéra l'idée d'écrire le poème des Jardins en empruntant quelques préceptes et même quelques descriptions de livres écrits en prose sur ce sujet, comme il le confesse lui-même dans sa préface. Quoique ce poème brille çà et là de beautés de premier ordre, (comme p. e. la description de la ferme, ch. IV.) l'ensemble, il faut l'avouer, en est défectueux; plusieurs parties sont faibles, un peu vulgaires de style, et nous maintenons ce que nous avons dit plus haut du genre didactique. Voici ce que l'auteur lui-même en dit: „Ce poème d'ailleurs a un très-grand inconvénient, celui d'être un poème didactique. Le genre est nécessairement un peu froid etc.“

Le jugement que nous venons de prononcer sera également applicable à presque toutes ses autres oeuvres. Essayons d'en examiner quelques unes. Dans son poème de „l'Imagination“, où il étale tout son savoir, il nous parle de métaphysique, de finances, d'esthétique, de géographie, de morale etc.; en un mot, c'est une espèce d'encyclopédie: nous y trouvons aussi un nombre de portraits de grands auteurs tels que Shakespeare, La Fontaine, Milton, Racine, la critique de leurs oeuvres, et enfin jusqu'à des narrations, dont celle des catacombes de Rome (un des meilleurs morceaux du poème) nous servira à analyser la manière du poète. Faisant d'abord allusion aux luttes de l'église naissante, il donne, en commençant, à sa narration un coloris épique, mais qui devient bientôt descriptif et en suite dramatique; il continue de varier ainsi, en procédant toujours objectivement jusqu'à ce qu'il interrompe tout-à-coup le récit par une invocation personnelle à l'auteur d'Ugolin (Gerstenberg) et au Dante. Au milieu de tout cela on rencontre des passages dont le style est précieux, affecté, maniéré et hyperbolique; comme par exemple ces trois vers et surtout le dernier:

„Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.“

Il veut se ménager ainsi une transition à des passages lyriques tels qu'on en trouve à la fin, et arrive de cette manière à un genre mixte qu'on appelle descriptif-didactique, et dans laquelle Delille est aussi parfait que possible. L'expression d'une „âme qui jouit de son épouvante“ pourrait passer pour vraie, naturelle et basée sur une soigneuse observation psychologique, si elle n'était mêlée maladroitement à une idée presque matérielle „jouir de ces lieux.“ — Cependant on ne peut refuser à Delille, de même qu'à Pope, de la justesse et de la solidité dans le jugement. S'il n'a pas suffisamment fait usage de ces bonnes qualités dans quelques-uns de ces poèmes, comme p. e. „L'Homme des Champs“, et „la Pitié“, c'est peut-être que l'auteur était trop enivré par les succès déjà obtenus, et par l'absence de poètes rivaux dans ce genre. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il trouva dans son adversaire politique Chénier un digne émule. Le premier des deux poèmes cités plus haut a des épisodes qui n'inspirent pas un vif intérêt, et les détails descriptifs sont froids et monotones. Vers 1803 parut le second „la Pitié“, oeuvre inspirée par les souvenirs des désastres dont Delille avait été témoin et victime.

Malgré de nobles sentiments, des tableaux frappants de vérité, des épisodes faits pour émouvoir les coeurs généreux, l'ensemble du poème est froid, il attriste plus qu'il n'émeut; la poésie manque de ce souffle divin qui maîtrise les lecteurs et leur inspire les sentiments du poète. — „Les Trois Règnes de la Nature“ parurent en 1808. Ce poème avait occupé Delille pendant plusieurs années; dans la longue série de la description des phénomènes physiques, les épisodes ne réveillent l'intérêt qu'imparfaitement. Delille a voulu peindre le monde entier; c'est trop pour le poète, et beaucoup

trop pour le public. La monotonie descriptive fait perdre le fruit d'un talent réel, qui a fait à la fois un tour de force et un abus du genre. Il a emprunté beaucoup à d'autres poètes, et il pousse même l'honnêteté jusqu'à indiquer les vers ou les passages empruntés. Il en parle dans la préface de „L'Homme des Champs“ où il dit pour s'excuser: „en imitant, j'ai tâché de m'approprier les idées par les images et l'expression“. Nous en trouvons un exemple dans le joli tableau qu'il fait du café, et qui nous rappelle la scène du service de table, que Pope a dépeinte:

For lo! the board with cups and spoons is crown'd,
The berries crackle, and the mill turns round; etc.
Canto III The Rape of tho Lock.

Il paraît cependant avoir oublié ici d'en faire mention dans les notes dont il accompagne chaque chant. On dit aussi qu'une de ses plus belles production „Le dithyrambe sur l'immortalité de l'âme“ n'est qu'une heureuse imitation d'un poème latin publié en 1754 sous le titre: „de animi immortalitate“, par l'anglais Isaak Hawkins Brown. Par un contrast assez étonnant, la poésie lyrique fit entendre les accens enthousiastes du dithyrambe, dans un moment, où la langue française semblait devoir être asservie au compas de la poésie, descriptive, école dont Delille était le chef. Si nous nous rappelons la triste situation dans laquelle la révolution le jeta, nous comprendrons qu'il avait assez de sujets d'excitation et d'indignation. C'est là où nous aurons aussi à chercher la cause qui fait que le dithyrambe de Delille a plutôt le ton mesuré de lode et même de l'élegie que celui du dithyrambe ordinaire. On y voit l'esprit et les images des odes sacrées, et point le style exalté des invocation aux dieux paënes que l'on rencontre dans les „Odes to Music on St. Cecilia's Day“ par Pope et Dryden. Delille y présente sans cesse des idées grandes et inattendues, des méthaphores brillantes et élevées, en même temp qu'il fait la satire de ses oppresseurs. Son ode à la bienfaisance aussi bien que ses autres morceaux lyriques ne sont remarquable que par la facilité, l'abondance, la pureté; mais on n'y trouve nulle idée neuve, nulle couleur originale.

En 1812 un an avant sa mort il publia „La conversation, poème en vers libres. Aucun genre ne paraissait plus convenable à son esprit piquant et fin, et au goût français. Mais la vie manque à ses fictions. Ses portraits nombreux et variés nous laissent sans émotion. Comme Pope il n'eut guère d'originalité et de verve qu'en imitant, et en s'assimilant les idées des autres.

Ce qui caractérise encore le côté de ressemblance que nous avons signalé entre nos deux poètes, c'est que Delille aussi bien que Pope ont subi tous deux le joug d'une femme, et d'une alliance incompatible: Pope avait formé une liaison avec Miss Martha Blount qui a beaucoup contribué à aigrir son caractère et à empoisonner le reste de ses jours par suite de l'ascendant qu'elle avait pris sur lui. Delille avait épousé une femme bonne et courageuse, mais à d'idées étroites et bourgeoises et de plus sans éducation. Elle respectait religieusement l'homme qui l'avait élevée à lui, mais dans l'in-

térêt du ménage, elle exigeait que le poète composât le plus de vers possible; car chacun de ses vers se vendait alors cinq francs. Elle poussait l'amour du gain si loin qu'en son absence, elle le tenait sous clef.

Résumons. Quant à la condition, extérieure Pope a été beaucoup plus favorisé par la fortune que Delille, mais celui-ci a été doué d'un caractère plus aimable et plus égal. C'est comme poètes qu'ils se ressemblent le plus: ils ne brillent pas par le génie et l'invention, mais ils se sont placés au premier rang par leur art de versification et par le talent descriptif.

Essentiellement poètes didactiques et descriptifs ils ne nous ont laissé en fait d'autres genres de poésie, que quelques odes, et quelques passages lyriques. L'un et l'autre, avertis sans doute par une voix intérieure que la gloire des grandes compositions originales leur était refusée, entreprirent la traduction en vers d'oeuvres étrangères: Delille reproduisit Virgile, Milton et Pope; ce dernier traduisit Homère, Statius et reproduisit Chaucer. — La raison pour laquelle ils ont si peu cultivé la poésie lyrique, est probablement leur connaissance du goût de leur temps où tout le mérite consistait dans le beau extérieur, dans la forme. Du moment où ce n'est plus une inspiration, écrire devient un métier. On travaille les vers comme une broderie, avec plus ou moins d'arabesques, l'essor de l'âme est enchaîné par les règles, en un mot, l'âme devient une chose superflue pour le poète, qui n'a besoin que d'avoir de l'oreille, du goût, et surtout de la lecture. Mais la poésie lyrique exige, outre la forme, la chaleur des sentiments personnels du poète, chaleur qui entretient le feu de l'âme et non pas de longues descriptions ni de froids précepteurs tels que Delille et Pope. —